

Eudore ou la Judée.
La défense du Midi dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*

Rêve lointain de Nathalie
Sur les chemins de l'Orient,
Ton fantôme d'amour pallie
La solitude et, souriant

Dans l'azur de l'Anatolie
Comme un mirage variant,
Tempère la mélancolie
Du pèlerin Chateaubriand.

L'enfant rêveur de Saint-Malo
Traversa la Grèce au galop
Et n'y cueillit que des décombres.

Dans les montagnes de Judée,
La nature est si dénudée
Qu'il se croit au pays des ombres.

« Rien n'est venu du Nord, hors le fer et la dévastation¹. » Dernier combat livré pour la défense des *Martyrs*, dont il se donne comme « la suite et le commentaire » (p. 542), l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est la chronique d'une croisade. Une croisade conservatrice dont l'objet est de bouter le Nord de Mme de Staël hors de la littérature moderne afin d'y rétablir l'influence antique du Midi. Entre Staël et Chateaubriand, le début des hostilités remonte à l'année 1800 et à la publication du *De la littérature*. Staël y explique l'évolution générale des Lettres européennes par la seule opposition entre littérature du Midi et littérature du Nord. Il ne fait aucun doute pour elle que la littérature du Midi, vouée au culte des belles formes et à la perfection des images, est la poétique du passé, tandis que la littérature du Nord, vouée aux longues méditations et aux pensées mélancoliques, est l'esthétique du futur. La littérature moderne sera donc nordique ou ne sera pas. Chateaubriand réfute une première fois cette thèse dans la lettre *Sur la perfectibilité* parue dans le *Mercur de France* du 22 décembre 1800. Il retient l'idée staélienne selon laquelle la religion chrétienne a porté la littérature à un degré de perfection supérieure dans l'expression des sentiments, mais refuse d'aller au-delà et réfute le rôle joué par l'influence du Nord sur le sentiment de mélancolie qu'il s'accorde avec Mme de Staël pour définir comme le génie même de la littérature moderne :

Lorsqu'elle attribue au christianisme la mélancolie des peuples modernes, je suis

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Gallimard, coll. Folio classique, 2005, p. 405. Toutes les références, désormais dans le texte, renvoient à cette édition.

absolument de son avis ; mais quand elle joint à cette cause je ne sais quelle maligne influence du Nord, je ne reconnais plus l'auteur qui me paraissait si judicieux auparavant. [...] Il me paraît inutile d'avoir recours aux Barbares du Nord pour expliquer ce caractère de tristesse que Mme de Staël trouve particulièrement dans la littérature anglaise et germanique, et qui pourtant n'est pas moins remarquable chez les maîtres de l'école française².

Entendant « rétabl[er] victorieusement la mélancolie des idées religieuses », Chateaubriand refuse toute validité à la distinction entre littérature du Nord et littérature du Midi. À ses yeux, la seule ligne de démarcation littéraire est historique et non géographique : elle correspond au triomphe de la religion chrétienne et, donc, à la différence essentielle entre une littérature antique inspirée par le paganisme mythologique et une littérature moderne inspirée par le christianisme. Aussi bien la critique littéraire du *Génie* ne tient-elle compte que de cette distinction : Homère s'y voit opposé aussi bien à Milton, poète chrétien du Nord, qu'au Tasse, poète chrétien du Midi.

En 1809, Chateaubriand publie *Les Martyrs* et y répond d'une certaine manière au *Corinne ou l'Italie* de Mme de Staël, publié en 1806 et lu par lui dans les jours mêmes de son retour de Jérusalem. Dans *Corinne*, l'anglais Oswald, une âme septentrionale et philosophique, tentait d'acclimater et de convertir à l'influence du Nord l'âme méridionale et poétique de l'italienne Corinne. Dans *Les Martyrs*, la ligne de partage est interne et distingue deux Midis, l'un déjà moderne, l'autre encore antique : le méridional Eudore y convertit au christianisme la méridionale Cymodocée. Ces deux conjonctions amoureuses sont des figures polémiques : afin de moderniser la littérature française, Staël tentait de marier les pensées profondes du Nord aux images brillantes du Midi. Afin de préserver et de restaurer cette même littérature, Chateaubriand célèbre le mariage des riantes beautés du paganisme et des dures vérités du christianisme.

L'échec des *Martyrs*, qui devaient donner la preuve incontestable de la supériorité d'une littérature imitée des œuvres antiques, afflige Chateaubriand, mais ne le désarme pas. La publication du *De l'Allemagne*, aussitôt saisi que paru, à l'automne 1810, lui indique la marche à suivre. Mme de Staël guide le lecteur à travers ce Nord moderne, philosophique et nébuleux, qu'elle veut donner en exemple à la littérature française. Chateaubriand se saisit de ce même lecteur et l'entraîne dans un Midi profondément renouvelé, dont il veut donner la preuve qu'il est tout aussi moderne, c'est-à-dire mélancolique et propice aux rêveries tristes, que la sombre Germanie³. Contre le *De l'Allemagne* et comme défense des *Martyrs*, il publie en 1811 l'*Itinéraire de*

2. Lettre à Fontanes, 22 décembre 1800, parue dans le *Mercur de France* du 1^{er} nivôse an IX, p. 44-38, sous le titre de *Lettre au citoyen Fontanes sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël (De la littérature dans ses rapports avec la morale, etc., 1800)* ; *Correspondance générale de Chateaubriand*, Champion, 1912, t. 1, p. 32-34.

3. Le voyage de Chateaubriand se donne d'entrée comme un voyage anti-septentrional. Alors qu'il embarque à Trieste – à propos de laquelle il écrit que « le dernier souffle de l'Italie vient expirer sur ce rivage où la barbarie commence » (p. 77) –, il refuse de se « détourn[er] de [son] chemin pour voir Aquilée » (*ibid.*) et commente : « je ne fus point tenté de visiter la brèche par où des Goths et des Huns pénétrèrent dans la patrie d'Horace et de Virgile »

Paris à Jérusalem. Le Midi qu'on y découvre conjugue la richesse d'antiquité qu'ont seuls les pays antiques et la grave mélancolie que Staël déclarait l'apanage des solitudes nordiques. Au milieu de tant de ruines, c'est dans les montagnes de la Judée que l'on trouve la quintessence de cette espèce d'ultra-Midi parcouru par le voyageur ou plutôt créé par lui à des fins idéologiques. En plagiant un titre de Mme de Staël, on pourrait donner à *l'Itinéraire* le titre d'*Eudore ou la Judée*. Une géographie polémique y redéfinit l'espace d'une contre-modernité dont la Judée est la figure. Point de conjonction polémique d'une double surenchère, plus Nord que le Nord lui-même (c'est-à-dire plus mélancolique) et plus Midi que le Midi (c'est-à-dire plus riche en beaux souvenirs), cette Judée de *l'Itinéraire* invalide la distinction idéologique de Mme de Staël. Comme troisième voie, elle illustre une esthétique moderne qui ne renierait pas l'antique poésie. Sa promotion idéologique enveloppe trois moments dont chacun correspond à une *translatio* de valeurs communément attribuées aux régions nordiques : au terme de *l'Itinéraire*, le Midi, de terre obsolète qu'il était pour Staël, est devenu la patrie même du génie moderne parce que triplement défini comme domaine du christianisme, lieu privilégié du sublime et terre de la mélancolie.

Une troisième voie

Dans *l'Itinéraire*, on trouve deux allusions à l'opposition staëlienne entre le Nord et le Midi. Dans les deux cas, la distinction se voit neutralisée par un tiers qui l'invalide.

Au moment d'appareiller pour la Grèce, Chateaubriand distingue la Méditerranée sur laquelle il s'embarque de l'Océan sur lequel il a voyagé jadis. Le parallèle glose l'opposition staëlienne du Nord et du Midi :

La Méditerranée, placée au centre des pays civilisés, semée d'îles riantes, baignant des côtes plantées de myrtes, de palmiers et d'oliviers, donne sur-le-champ l'idée de cette mer où naquirent Apollon, les Néréides et Vénus, tandis que l'Océan, livré aux tempêtes, environné de terres inconnues, devait être le berceau des fantômes de la Scandinavie, ou le domaine de ces peuples chrétiens, qui se font une idée si imposante de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu (p. 78).

Les génies contradictoires de la Méditerranée et de l'Océan donnent naissance, l'un, à la gracieuse mythologie grecque, l'autre, aux tristes « fantômes de la Scandinavie ». Ils forment deux bassins littéraires et sont le terreau de deux poétiques. Chateaubriand définit en outre l'Océan

(*ibid.*). Il marque donc explicitement la ligne de partage entre deux mondes et se détourne résolument du bassin géographique des Barbares si chers à Mme de Staël pour voyager à rebours vers des contrées épargnées de leur influence.

comme « le domaine » des « peuples chrétiens ». En parfait accord avec la thèse du *De la littérature*, le passage implique une destitution de la Méditerranée comme espace poétique tari : vieille mer épuisée qui ne saurait se convertir au christianisme et produire rien de plus neuf que de vaines fables obsolètes, le Midi serait donc privé de toute faculté d'avenir. Si le christianisme est du côté de l'Océan, c'est que le Nord a gagné. Or, d'un terme à l'autre du voyage, une seconde digression typologique entre les diverses mers invalide cette conclusion. Chateaubriand vient de débarquer en Judée et ne peut se résoudre à dormir. Il regarde « cette mer de Tyr, que l'Écriture appelle la Grande-Mer », « cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des portes ; cette mer qui vit Dieu et qui s'enfuit », et écrit : « Ce n'étaient là ni l'Océan sauvage du Canada, ni les flots riants de la Grèce. » (p. 283.)

Suivent divers épisodes de la Bible et de l'Histoire qui eurent lieu à la vue de la mer de Tyr, et le voyageur conclut : « Ce fut à regret que je m'arrachai au spectacle de cette mer, qui réveille tant de souvenirs ; mais il fallut céder au sommeil » (p. 284). La « mer de Tyr » conjugue donc les qualités des deux mers antagonistes : d'un côté, elle possède l'antiquité et les riches souvenirs qui manquent à un Océan baignant des contrées modernes qu'aucunes ruines n'ennoblissent⁴ ; de l'autre, elle inspire ces rêveries vagues et teintées de mélancolie que ne saurait susciter le génie frivole et riant de la Méditerranée gréco-latine. Entre un Océan triste à souhait, mais beaucoup trop anonyme, et une Méditerranée enrichie de noms fameux, mais manquant de mélancolie, la mer qui baigne la Judée définit un tiers espace explicitement polémique.

Une même *translatio studii* conservatrice, refusant la promotion moderne du Nord et voyageant à rebours vers le Midi des origines, se dessine à la faveur du spectacle du Jourdain, analogue apologétique de la mer de Tyr :

J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer (p. 325).

Le Jourdain, fleuve unique, invalide la distinction staélienne en renvoyant dos à dos les grands fleuves incultes du Nord canadien et les beaux fleuves civilisés de la Grèce et de l'Italie.

4. C'est le sens de la méditation nocturne dans les ruines de Sparte, au cours de laquelle le voyageur désavoue son amour de jeunesse pour les grandes solitudes anonymes des Amériques : « il me faut maintenant », écrit-il, « de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone, ou les légions de Pharsale, *grandia ossa* ! », c'est-à-dire une terre nourrie « des souvenirs et des exemples de l'histoire » (p. 140).

Comme tous les peuples du Midi, il rappelle « une antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes ». Comme les fleuves septentrionaux, il fait en outre naître au fond de l'âme « un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer », c'est-à-dire que, contrairement aux vaines fables de la mythologie, il parle au cœur (*un sentiment*) et favorise la méditation (*des pensées*). Il jouit du double apanage de l'intelligence et de la beauté, tandis que son *genius loci* possède une triple puissance d'images (« la plus belle poésie »), de sentiments et de pensées. La Judée est « le seul pays de la terre » à réunir cette triade de facultés dont la succession prouvait, aux yeux de Mme de Staël, la *perfectibilité* de la littérature et légitimait la destitution du Midi antique et de sa littérature d'images au profit du Nord moderne et de sa littérature d'idées. Elle fait naître « un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu (comprenez : nul désert brumeux du Septentrion germanique) ne peut inspirer. »

L'ennui en Judée

La Judée serait donc une espèce d'*outré-Midi* où se rejoindraient les extrêmes et qui disqualifierait la double incomplétude d'un Midi riche en belles fables, mais trop pauvre en vérités, et d'un Nord plein de gravité, mais trop pauvre en souvenirs. Or, de manière inattendue, ce qu'on éprouve d'abord dans ce plus parfait des pays, ce sentiment qui doit prouver l'incomparable génie de cette contrée littéraire n'est autre qu'un profond sentiment d'ennui : « Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur. » (p. 317.)

Cet ennui ressenti par Chateaubriand devant les montagnes arides de la Terre Sainte est un emprunt à un passage du *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney dans lequel celui-ci parle des relations particulières des pèlerins en Judée et de « leur ennui à la vue des rochers de cette contrée, la plus sauvage de la nature⁵ ». Pour Volney, le paysage de la Judée est d'une laideur désolante. Autour du Carmel, les montagnes offrent encore quelques beaux paysages, mais

en avançant vers la Judée, elles se dépouillent, resserrent leurs vallées, deviennent sèches, raboteuses et finissent par n'être plus [...] qu'un entassement de roches sauvages, pleines de précipices et de cavernes⁶.

Chateaubriand reprend ce motif du dépouillement croissant de la nature à mesure que l'on s'avance vers le cœur de la Judée :

5. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, Fayard, 1998, chap. XXX, p. 489.

6. *Ibid.*, p. 224.

La terre qui jusqu'alors avait conservé quelque verdure se dépouilla, les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa (p. 297).

Jérusalem paraît au fond de ce paysage de désolation et le voyageur conclut :

Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah, et les épouvantements de la mort (p. 298).

Partant des mêmes prémices que Volney – l'image de désolation et le sentiment d'ennui que procurent les déserts pierreux des montagnes de la Judée –, Chateaubriand les transforme en signes d'élection. Pour Mme de Staël, les paysages trop riants du Midi, ses vallons fertiles, ses lieux charmants et ombragés, ensorcelaient à ce point les poètes qu'ils ne pouvaient que chanter les belles images du monde sensible sans rien désirer de plus. Leur bonheur terrestre privaient les artistes de cette grave mélancolie propre aux poètes du Nord et de ce dégoût de la finitude qui seul inspire à l'homme des pensées élevées.

La Judée de l'*Itinéraire* est un Midi métaphysique. Le « grand ennui » que procurent ses montagnes décharnées est une ascèse propédeutique : il s'agit de désenchanter les séductions du sensible. Chateaubriand vide le Midi de tout ce qui faisait son charme, et donc son obsolescence en matière de poésie : de même que – selon le *Génie* – il avait fallu le triomphe du christianisme « pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie⁷ » et débarrasser la création des êtres mythologiques qui rapetissaient sa démesure, de même le caractère ultra-méridional de la Judée, son soleil sans ombre, ses déserts torrides détruisent la belle nature « qui ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude⁸ ». Un tout autre sentiment succède alors au « grand ennui » que ses paysages suscitent :

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage, et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère : chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entrouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel (p. 317).

L'ennui, comme sentiment suscité par l'absence du beau, est préparatoire au sublime. La Judée « élève le génie » que rapetissait le Midi antique. La secrète terreur qu'on éprouve dans ses

7. *Génie du christianisme*, II, IV, 1 (« Que la mythologie rapetissait la nature »).

8. *Ibid.*

solitudes rocheuses est bien plus qu'une angoisse vague à l'usage des songe-creux de la brumeuse Germanie. Elle est un effroi sacré dont l'objet tout à fait réel est la présence pressentie du Seigneur des Écritures. Les solitudes du Nord sont un mauvais infini, immémorial et sans beauté. Au contraire de ces vacuités exclusivement négatives, les déserts de la Judée jouissent d'une faculté d'absence que l'on pourrait dire positive. Leur viduité n'est pas un état originel, mais la marque vide du retrait de Dieu : « Dieu a parlé sur ces bords ». Le passage paraît une glose du psaume *Notus in Judaea deus*⁹ dans lequel la voix de Dieu frappe la terre de silence : *de caelo auditum fecisti judicium : terra tremuit et quievit*. Dieu est donc connu en Judée, c'est-à-dire qu'on y reconnaît sa présence indélébile : l'ennui que l'on éprouve d'abord à la vue de ces monts stériles, privés des attributs de la belle nature, se change bientôt en effroi et en pressentiment sublime parce que l'on perçoit les stigmates que sa voix y a laissés ; son absence devient palpable. Le silence de la Judée n'est pas le silence par défaut d'une nature toute physique qui n'a rien à dire au cœur de l'homme ; il est le silence par excès d'une nature étonnée et comme frappée de mutisme par la grande voix de Dieu. L'effroi subjectif du voyageur que le sublime âpre du lieu transit d'une « terreur secrète » n'est que le corollaire d'un effroi objectif : celui du désert qui « paraît encore muet de terreur » (*terra quievit*) et « n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'éternel ». Ce silence surnaturel, qui tient du miracle et du merveilleux : le mutisme effaré de toute la nature atteste de la présence divine. C'est à la source de cette terreur surnaturelle et sacrée que le poète épique moderne doit puiser un merveilleux pur de mensonge et empreint de gravité : le merveilleux de la Bible.

Midi surnaturel, Midi métaphysique, la Judée est l'illustration d'une nouvelle poétique qu'on appellerait volontiers négative. La présence de Dieu y est *vestigiale* ; la nature y est disqualifiée dans ses beautés matérielles et promue comme trace vide, témoin d'un sublime qui la tue. Aussi bien cette beauté et cette grandeur prétéritives s'étendent à rebours et par contagion sur les paysages de la Grèce. La Grèce de l'*Itinéraire* diffère profondément de la Grèce des *Martyrs*. Dans celle-ci, Chateaubriand recréait les splendeurs révolues, redorait les fastes antiques, redressait les temples et comblait les vides : elle n'était que couleurs, opulence et beautés. Dans celle-là, il laisse la Grèce dans l'état où il la trouve, c'est-à-dire dans ses débris, en y faisant apparaître, par diverses transparences, toutes les richesses qu'on n'y voit plus. Les beautés de la Grèce des *Martyrs* étaient encore trop antiques : le barbare n'était pas venu les changer en un champ de ruines. Les beautés de la Grèce de l'*Itinéraire* sont infiniment plus modernes parce que toutes prétéritives : elles sont moins des images réelles, puisque la Grèce est abattue, que de tristes et beaux souvenirs ; le voyageur décrit tout ce qu'il ne voit plus. Ses tableaux archéoscopiques opèrent une union

9. Psaume LXXV : *Notus in Judaea deus : in Israel magnum nomen ejus, etc.*

parfaite entre l'image et la pensée ; ils sont au sens propre des *vues de l'esprit*, et modernes par là même, parce qu'immatérielles et mélancoliques¹⁰.

Le Midi de l'*Itinéraire* ne conserve à peu près rien du riant Midi des églogues de Théocrite. De la Messénie dépeuplée aux déserts torrides de l'Égypte, en passant par les solitudes rocailleuses de la Judée, c'est une zone sévère, frappée de stérilité, où tout est grand, triste, déchu et revêt un caractère profondément religieux. L'idée de cet autre Midi fut sans doute inspirée à Chateaubriand par quelques remarques de Volney. L'auteur du *Voyage en Syrie et Égypte* se plaint à diverses reprises de la désolation des contrées qu'il parcourt. S'agissant de l'Égypte et de « son horizon plat et uniforme », il prétend que « nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poètes » et que l'on n'y trouve « rien de ce qui fait le charme et la richesse de leurs tableaux »¹¹. « Que chanterait l'Égyptien », se demande-t-il, « sur le chalumeau de Gessner et de Théocrite ? Il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni antres solitaires... Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraie de n'y trouver que des déserts sauvages¹² ». Revenu en France après une année d'absence, il se croit l'objet d'un enchantement :

traversant nos provinces de la Méditerranée à l'Océan, au lieu de ces campagnes ravagées et des vastes déserts auxquels j'étais accoutumé, je me suis vu transporté comme dans un immense jardin, où les champs cultivés, les villes peuplées, les maisons de plaisance ne cessent de se succéder¹³.

Chateaubriand s'inspire des impressions de son prédécesseur pour contredire Mme de Staël et sa vision du Midi : c'est la terre de France, et non la Grèce et la Judée modernes, qui semble un de ces beaux jardins chantés par les anciens et l'école classique. Mme de Staël parle d'un Midi qu'elle ne connaît que par les livres des poètes antiques et classiques. Le Midi actuel n'a plus rien d'un *locus amoenus* ; il est à mille lieues de la Grèce d'Homère ou des idylles de Chénier. Aussi bien le génie moderne, que Mme de Staël traquait en vain dans les déserts stériles du Nord, attendait-il les poètes dans les solitudes arides et les campagnes désolées, mais si riches en ruines, de ce Midi inconnu, propice aux souvenirs tristes et aux sombres rêveries. C'est le sens allégorique de l'érotique des *Martyrs* : comme Staël cherchant la littérature de l'avenir dans « la réconciliation du

10. Sur le Cap Sunion, au moment de quitter le sol de la Grèce, Chateaubriand médite sur le destin de « cette terre sacrée », « l'esprit rempli de sa grandeur passée et son abaissement actuel » (p. 214). Cette formule pascalienne offre le modèle implicite sur lequel sont configurées toutes les descriptions de la Grèce de l'*Itinéraire*. Grandeur et misère de la Grèce, trace vide, double capacité : la Grèce de Chateaubriand, comme la *Phèdre* de Racine analysée dans le *Génie*, est une Grèce chrétienne. Non pas qu'elle soit religieuse, mais en tant que la configure un discours qu'elle méconnaît.

11. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, *op. cit.*, p. 182.

12. *Ibid.*, p. 182-183. Chateaubriand écrira quant à lui que l'Égypte lui a paru « le plus beau pays du monde » et, contredisant, sans la citer, l'opinion de Volney, qu'il a aimé « jusqu'au désert qui la bordent, et qui ouvrent à l'imagination les champs de l'immensité » (p. 473).

13. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, *op. cit.*, p. 617.

Nord et du Midi¹⁴ », le grec Eudore s'y unit d'abord à la gauloise Velléda, druidesse des cultes nordiques. Cette union sacrilège du Nord et du Midi se révèle catastrophique et entraîne, d'une part, la conversion d'Eudore au christianisme et, d'autre part, son retour dans les beaux climats de ses origines. Revenu dans le Midi, il s'unit à la jeune Cymodocée, non plus dans la chair, mais dans le martyre. La parabole est transparente : la littérature moderne ne se trouvera pas dans un ouvrage romanesque cherchant une impossible conjonction des songes fuligineux du Nord et des suavités du Midi, mais dans un ouvrage épique fièrement méridional – c'est-à-dire imité des anciens et comme revenu au pays – qui saura opérer une féconde conjonction entre les dures vérités de la religion chrétienne et le culte de la forme qui distinguait l'école antique en littérature. Voilà le génie de la littérature moderne selon Chateaubriand : non pas un Midi païen, trop riant et superficiel, non pas un Midi bâtard, obscurci et enlaidi d'influences germaniques, mais un nouveau Midi chrétien, austère, grave, et religieux. Ce Midi surnaturel, épouvanté et sublime est le vrai Midi de *l'Itinéraire*. À propos de Jérusalem, du Jourdain et de la mer Morte, Chateaubriand écrit dans une lettre qu'on y trouve « partout la grandeur, la solitude, la simplicité et l'épouvantement de la Bible¹⁵ ». Il illustre le génie poétique de ce Midi extrême, et des voies qu'il ouvre aux poètes modernes, dans la longue citation qu'il donne de « la peinture de la sécheresse » dans le XIII^e livre de la *Jérusalem délivrée*, « le morceau du poème le mieux écrit », écrit-il, et dans lequel le Tasse paraît « l'égal d'Homère et de Virgile » (p. 431). Or, cette vision de la Judée torréfiée par la canicule propose une savante anti-bucolique que le poète désigne lui-même comme telle dans la strophe consacrée aux rêves douloureux des chevaliers chrétiens :

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vus couler au travers des gazons, ces sources qu'ils ont vues jaillir du sein d'un rocher et serpenter dans des prairies ; ces tableaux jadis si riants ne servent qu'à nourrir leurs regrets et à redoubler leur désespoir (p. 432).

Comme l'Égypte de Volney, la Palestine du Tasse n'a rien d'un jardin : les strophes chrétiennes du poète sont donc, quoique plus anciennes, bien plus modernes et novatrices que les vers d'un Parny ou d'un Delille. Chateaubriand donne les strophes de la sécheresse – « de la grande, de la haute poésie », écrit-il – comme l'archétype et le moule d'une nouvelle littérature du Midi, pleine de sombres effarements, de tristesse et de gravité (p. 433).

14. Mme de Staël, *De la littérature*, Flammarion, coll. Classiques Garnier, 1998, p. 170.

15. Lettre à la marquise de Pastoret, 11 mai 1807, *Correspondance générale*, éd. cit., t. 1, p. 229.

La mélancolie du Midi

À son retour d'Orient, Chateaubriand écrit à la marquise de Pastoret :

Je crois, Madame, que vous me trouverez un peu changé : dix mois de fatigues et de périls, la vue des plus grandes ruines de la terre, le soleil de l'orient, le sérieux des peuples que j'ai fréquentés, toutes ces causes ont pesé sur mon esprit, et je me sens naturellement plus grave et plus triste¹⁶.

Alexandre de Laborde, auquel Chateaubriand dut souffler la solution de l'énigme, attribue la nouvelle gravité du voyageur à l'influence de la Judée :

Arrivé à la Terre Sainte, M. de Chateaubriand abandonne la lyre légère de la Grèce pour prendre la harpe solennelle des fils d'Abraham. Son ton devient sérieux et réfléchi ; ses impressions ont quelque chose de plus vrai et de plus profond ; on voit qu'il est là, pour ainsi dire, chez lui ; que tous les objets retrouvent en lui de longues pensées et des sentiments mûris dans son âme¹⁷.

Au-delà de l'opposition topique de la lyre d'Apollon et de la harpe de David, le jugement du critique semble substituer à l'opposition entre un Midi léger et un Nord sérieux la distinction de deux Midis, l'un voué aux fables légères et l'autre à des vérités graves comme des prodiges. Le « soleil sans ombre » de la Judée aurait donc mûri le voyageur. Le grand défaut de la littérature du Midi selon Mme de Staël était sa puérité : elle n'était que belles apparences, grâces et virtuosité. L'auteur du *De l'Allemagne* soutenait que la littérature classique avait « tellement épuisé tout ce qui est superficiel que, même pour la grâce » il pourrait être bénéfique d'« essayer un peu plus de profondeur¹⁸ ». Aux antipodes de ce Midi, le Midi de l'*Itinéraire* est une terre profonde, propice aux « longues pensées », qui a pour effet principal de rendre « plus grave et plus triste » le poète qui la visite, c'est-à-dire de le changer en poète de l'école moderne, mélancolique et sérieux.

Mme de Staël prétendait pourtant que « la mélancolie, ce sentiment fécond en ouvrages de génie, semble appartenir presque exclusivement aux climats du Nord¹⁹. » Autrement dit, que :

la mélancolie des orientaux est celle ces hommes heureux par toutes les jouissances de la nature ; ils réfléchissent seulement avec regret sur le rapide passage de la prospérité, sur la brièveté de la vie. La mélancolie des peuples du Nord est celle qu'inspirent les

16. *Ibid.*

17. Extrait d'un compte rendu de l'*Itinéraire* paru dans le *Moniteur universel* du 5 avril 1811.

18. Mme de Staël, *De l'Allemagne*, éd. cit., p. 47.

19. *Ibid.*, p. 202.

souffrances de l'âme, le vide que la sensibilité fait trouver dans l'existence, et la rêverie, qui promène sans cesse la pensée, de la fatigue de la vie à l'inconnu de la mort²⁰.

Or, dans sa lettre à la marquise de Pastoret, Chateaubriand fait remonter, entre autres, à l'influence du sérieux des peuples qu'il a fréquentés durant son périple, le changement de sa personne en celle d'un homme « naturellement plus grave et plus triste ». Le syntagme est paradoxal : l'hypothèse du *sérieux* des peuples du Midi va à l'encontre de la frivolité légendaire des méridionaux – lieu commun repris tel quel par Mme de Staël. Chateaubriand trouva l'argument de cette thèse antistaëlienne dans les pages que Volney consacre au caractère des peuples du Levant, dont le trait distinctif serait selon lui, un imperturbable sérieux teinté de mélancolie. Volney écrit des Arabes que leur musique et leur poésie « excellent dans le genre mélancolique²¹ » et des orientaux en général que :

au lieu de ce visage ouvert et gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un visage sérieux, austère ou mélancolique ; rarement ils rient ; et l'enjouement de nos Français leur paraît un accès de délire²².

Il y aurait donc une authentique mélancolie méridionale et l'on n'aurait pas besoin d'aller chercher dans les brumes du Nord ce penchant à la tristesse et au désenchantement nécessaire au progrès des lettres modernes. « À l'époque où nous vivons », écrivait Mme de Staël, « la mélancolie est la véritable source du talent : qui ne se sent pas atteint par ce sentiment ne peut prétendre à une grande gloire comme écrivain²³. »

C'est au spectacle de la Grèce dépeuplée et couverte de ruines, sur les chemins raboteux des montagnes de la Judée, au contact de tant de peuples affligés de servitude, et non dans les brouillards du Nord, que Chateaubriand prétend avoir réveillé cette géniale maladie qui distinguera aussi bien le grec Eudore que l'arabe Aben-Hamet, qui devraient ravir à l'Oswald anglais de *Corinne* la palme de la tristesse et de la modernité.

Au spectacle des côtes de la Judée, le cœur de Chateaubriand n'éprouve pas le trouble qu'il avait ressenti en vue des côtes de la Grèce, émotion trop proche de la volupté sensible, mais se remplit « de crainte et de respect » à l'idée de descendre bientôt sur une terre qu'il appelle « la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie » (p. 277). Contrairement au programme de Mme de Staël, la littérature moderne

20. *Ibid.*, p. 203.

21. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, op. cit., p. 582.

22. *Ibid.*, p. 595.

23. Mme de Staël, *De la littérature*, éd. cit., p. 361.

ne doit puiser ses inspirations ni dans les contrées du Nord ni dans la philosophie, mais bien plutôt dans le Midi et dans la poésie biblique. L'*Itinéraire* de Chateaubriand, reliant la Grèce à la Palestine, démontre que la voie de la modernité littéraire ne passe pas par un reniement, mais par une conversion de la poésie antique : la vraie source d'inspiration se trouve encore dans le Midi, mais un Midi enfin adulte, douloureusement mûri par les souffrances de l'histoire et la sagesse du christianisme. C'est la leçon du voyage : pour rendre le Midi moderne, il suffisait de l'affliger en le réduisant en ruines. Or, le Turc s'en est chargé. Les poètes doivent au despotisme et à l'incurie politique des nouveaux barbares d'avoir créé les conditions idéales au désenchantement – c'est-à-dire à la modernisation – du génie antique du Midi. On pourrait dire d'eux ce que Julien l'Apostat disait en mourant du Christ : « *Omnia adflixit*, il a tout affligé ». Du Péloponnèse désert aux déserts stériles de l'Égypte en passant par la Judée, le soin que l'occupant turc met tous les jours à tout détruire est l'aubaine du poète moderne dont le génie détrompé veut rêver sur de grandes ruines.

Jean-Christophe Cavallin